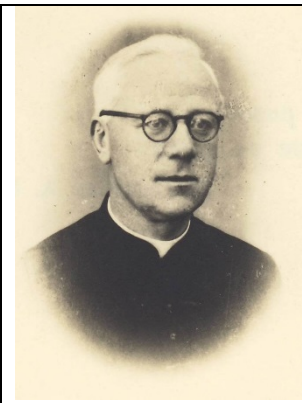




Le Goff Jean-François : Né le 1-11-1893 à Plouider ; officier pendant la guerre, trois citations ; 1923, prêtre et vicaire à Douarnenez ; 1934, professeur au collège de Lesneven ; 1942, recteur de Kernével ; 1952, recteur de Plounéour-Trez ; décédé le 19-02-1956.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1921, p. 157 (décoré de la légion d'honneur le 16/06/1920) ; 1956 p. 459-461, 474-477.

Monsieur Jean-François Le Goff (1893-1956), Recteur de Plounéour-Trez. Il a rendu son âme à Dieu le matin du dimanche 19 février, premier du Carême, après une terrible maladie qui le minait depuis plusieurs mois et dont il ne soupçonna pas tout de suite la gravité. Lorsque, en octobre 1955, il fallut le transporter à la clinique Lanrose, il était trop tard pour tenter l'opération. Le calme de la villa Saint-Luc, où il passa quelques semaines, et les soins empressés de Mère-René n'y firent rien. Les vomissements s'aggravant, M. Le Goff quitta Roscoff et rentra à Plounéour. C'est là que la mort l'attendait. Elle ne devait pas le prendre au dépourvu. Dès l'instant où son médecin l'eût averti que la Faculté s'avérait impuissante, il ne songea plus qu'à se préparer, non cependant sans avoir demandé au Ciel le rétablissement d'une santé qui pouvait encore être utile au diocèse. Une neuvaine fut faite à Michel Le Nobletz, à laquelle s'associèrent tous les foyers de la paroisse et bien des amis de l'extérieur. A l'issue de la neuvaine, le malade se fit transporter au Conquet sur la tombe du grand missionnaire breton dont il avait été toute sa vie l'admirateur et le dévot. Michel Le Nobletz refusa le miracle. Mieux que la guérison, il accorda la résignation et une fin édifiante entre toutes. Laissons M. Le Goff raconter lui-même (numéro de février de son *Kannadik*) dans quelles circonstances il reçut le sacrement des malades et en quels sentiments. C'est son testament spirituel, « don d'une main mourante », qu'il nous livre là, en quelques lignes, avec son âme si profondément apostolique. « Bien chers paroissiens, mercredi dernier, 8 février, j'ai demandé à recevoir le sacrement d'extrême-onction. M. le Curé de Lesneven et les prêtres des paroisses voisines ont eu la gentillesse de venir s'unir à moi pour cette cérémonie, ainsi que M. le Maire, les conseillers paroissiaux, les familiers de la « maison, et les proches voisins, selon la bonne tradition locale. J'ai tenu à recevoir les sacrements en pleine connaissance, en pleine force même. J'ai, à cette occasion, dit merci à tous ceux qui m'ont fait quelque bien, ou témoigné de l'affection durant mon passage sur terre, et de tout cœur j'ai demandé pardon à tous ceux à qui j'aurais pu faire quelque peine. « Chaque jour, je demande à Dom Michel Le Nobletz la grâce d'une bonne et sainte mort. Sans regret aucun, j'attends l'heure de Dieu, et devant vous, prêtres, paroissiens amis, j'offre ma vie pour le bien spirituel de Plounéour-Trez et pour une intention qui m'est chère : les vocations sacerdotales et religieuses. Chers paroissiens, je vous ai beaucoup aimés. J'ai demandé à être enterré au milieu de vous. Pensez à moi dans vos prières. Restez unis. Gardez la foi, l'espérance et la charité, pour que nous nous retrouvions tous au Ciel. » Le soldat qui avait vu la mort de près sur tant de champs de bataille, la regardait bien en face.

Les obsèques, le mardi 21 février, furent un triomphe. Tout Plounéour était là. L'Amicale du 19e avait délégué quelques anciens, avec le drapeau, pour porter le deuil de son « aumônier ». Des amis accourus de partout et surtout des anciennes paroisses de M. Le Goff témoignaient que le recteur de

Plounéour n'avait pu faire oublier celui de Kernével, ni le vicaire de Douarnenez. Soixante soutanes emplissaient le chœur. Combien d'autres confrères, arrêtés par la neige, souffraient de n'avoir pu conduire à sa dernière demeure celui qui ne comptait dans le clergé que des amis. Représentant Monseigneur l'Evêque, M. le vicaire général Cadiou présida la cérémonie et en termes choisis retraça, dans l'émotion générale, les étapes successives de la carrière sacerdotale du défunt.

Jean-François Le Goff naquit à Plouider en 1893. De bonne heure il prit place parmi les orphelins de l'hospice de Saint-Pol où « régnait » alors une supérieure au cœur maternel et à l'âme sacerdotale : Soeur Anthelme, Fille du Saint-Esprit. Trois prêtres diocésains lui doivent, après Dieu, leur vocation : MM. Le Goff, Tréguer et Le Bras. Ce dernier mourut curé au diocèse de Troyes. M. Tréguer, directeur d'école à Pluguffan, trouva une mort prématurée dans un accident de motocyclette.

Au petit séminaire de Kéroulas d'abord, puis à l'Institution N-D. du Kreisker, Jean-François, particulièrement doué pour les lettres, se plaça et se maintint aux premiers rangs. Le bachot conquis, il entra au grand séminaire de la rue Verdelet. C'était en 1913.

L'année suivante la guerre éclatait. Le jeune tonsuré, mobilisé avec la classe 14, après quelques semaines d'instruction militaire, s'en fut rejoindre aux armées le fameux 19e qui disputait alors aux Allemands, avec sa ténacité toute bretonne, les tranchées de La Boisselle.

A ce régiment de choc, M. Le Goff fera toute la campagne en qualité de téléphoniste d'abord, puis, après une première blessure, comme aspirant, prenant part à tous les coups durs depuis

l'attaque de Champagne 1915 jusqu'à celle de Montdidier et de l'Aisne en 1918, en passant par Verdun et le Chemin des Dames. Quand les opérations prendront fin, sa tunique portera deux brisques de blessure et le galon de sous-lieutenant ; son ruban de croix de guerre sera piqué de trois étoiles, correspondant à trois glorieuses citations, dont deux au Corps d'armée. La Légion d'honneur, quelques mois plus tard, viendra consacrer une juste réputation de bravoure. Sous la soutane, toute sa vie, il gardera ce type de l'officier ancien combattant qui lui assurera un si beau rayonnement dans les rassemblements d'hommes de la génération du feu.

Cette influence, M. Le Goff commencera à l'exercer dès son retour au Séminaire en 1920. L'abbé avait « de la classe ». Il y en eut de plus remarquables dans les études ; il n'y en eut pas dont le prestige et l'autorité furent plus grands. N'avait-il pas tout pour lui : la maturité de l'âge, la prestance, la cordialité de l'accueil s'harmonisant avec une distinction sans recherche. Dès l'abord, on était conquis par une parole directe qui prenait d'elle-même un tour enjoué, original et fin ; on se laissait prendre au charme d'un esprit cultivé, servi par une mémoire heureuse et une imagination brillante. Celui dont tout l'extérieur affirmait le dynamisme restait un spéculatif ouvert aux problèmes de l'esprit. Volontiers il cédait au plaisir de la discussion. Personnel dans ses idées il les exposait avec une franchise qui n'aurait pas facilement excédé les limites de la charité. Si l'esprit était vif, prompt à la réplique, le cœur était d'or, incapable de peiner, encore moins de tenir rancune.

M. le Supérieur Messenger l'avait en haute estime, si bien que les Séminaristes firent de M. Le Goff leur « homme de confiance ». Y avait-il une explication à donner, un désir à formuler, une faveur à solliciter, il était délégué chez le Supérieur et tout s'arrangeait. « Cré !... avec vous on ne peut jamais avoir raison »

L'ancien combattant qui s'était battu pour la France ramenait des champs de bataille un amour ardent de la Bretagne et une connaissance étonnante de la « chose bretonne » qui seront la note dominante de sa riche personnalité. Breton jusqu'à la moelle, il sut communiquer sa flamme. Sous son impulsion irrésistible, « l'académie bretonne » prit un essor inouï. Les meilleurs bretonnants

purifiaient et raisonnaient leur langue ; au cours moyen d'autres travaillaient vocabulaire et grammaire les « illettrés » prenaient conscience de la valeur d'apostolat du breton et s'efforçaient d'acquérir l'honnête nécessaire.

Ordonné prêtre en 1923, M. Le Goff fut aussitôt nommé vicaire à Douarnenez. C'est là qu'il donnera sa pleine mesure.

Tout de suite son allant et son éloquence firent merveille. Servi par une voix agréable et puissante, une sensibilité profonde, une rare facilité d'élocution, il se fit une belle réputation d'orateur. En ville, à la campagne, on se l'arrachait. En français, en breton, il parlait dans les églises, il haranguait les hommes d'Action Catholique et les anciens combattants, il prêchait des adorations et des missions ; deux fois l'an on le retrouvait à Quimper aux retraites de conscrits. Ce qui ne l'empêchait pas de se consacrer à la paroisse avec un zèle qui ne ralentit jamais. Avec lui la Stella Maris rebondit. Plus soucieux de formation que de succès sportifs, il entraîna ses jeunes dans la J.O.C. d'abord, puis dans la J.M.C. dont il fut l'un des promoteurs. Il y avait chez lui une telle puissance de conviction — on pourrait dire « de séduction » — que tout lui réussissait. Il est vrai qu'il y mettait sa peine et sut rester homme d'étude. « Qui se sert de la lampe, au moins de l'huile y met ! » Homme d'étude et homme de prières ! Il réalisa sa devise d'ordination : *Pedi ha poania*.

Sa « vocation bretonne lui suggéra la création d'un cercle celtique avant la lettre. « An erminis » se fit applaudir à tous les « Bleun-Brug » d'alors, particulièrement à celui de Douarnenez en 1929, dont M. Le Goff devait être la cheville ouvrière.

Entre autres initiatives, signalons encore la fondation d'une section J.O.C.F. où M. Le Goff décela un certain nombre de vocations religieuses, tout comme il dirigera plusieurs de ses patronnés vers le sacerdoce.

La question sociale fut l'une des grandes préoccupations de sa vie. Par tempérament il aimait les pauvres. Capable de briller dans un salon, il recherchait la compagnie de l'ouvrier et du marin, le cœur sensible à toutes les misères, la main ouverte à toutes les infortunés, l'esprit en travail pour découvrir quelque moyen pratique de hâter la promotion de tous ces travailleurs dont le sort l'intéressait. Il conçut des projets grandioses...

Avait-il vu trop grand ?... Celui pour qui l'argent jamais ne compta se montra-t-il plus théoricien que réaliste ?... Ou bien se trouvait-il être trop en avance sur son temps ?... Son départ de Douarnenez fut décidé.

L'épreuve fut terrible. M. Le Goff la surmonta. Son ministère gagna en profondeur ce qu'il perdait peut-être en éclat.

Nommé professeur à Lesneven à 41 ans, soutenu par la compréhension du Supérieur, il s'adapta. Tant à l'intérieur du collège qu'à l'extérieur, il sut se montrer d'une serviabilité sans limite. Jamais il n'avait un service à refuser. Ce fut l'époque où, chaque dimanche, de paroisse en paroisse, il prodigua les trésors de son cœur apostolique et de son éloquence infatigable.

La seconde guerre mondiale interrompît cette activité. Il partit comme chef de bataillon, résolu à faire tout son devoir, également soucieux du bien-être de ses soldats et de leur moral. En mai 1940, après une résistance opiniâtre qui lui valut une nouvelle citation, il fut cueilli par les Allemands dans une des îles de la Frise. En raison de son âge et en qualité de combattant de la Grande Guerre, il sera tôt rapatrié.

M. Le Goff passa quelques mois à Melgven comme vicaire auxiliaire et, en 1942, fut nommé recteur de Kernével. Il y restera dix ans, volontairement effacé, semble-t-il, uniquement préoccupé de relever le niveau religieux de sa paroisse.

Son successeur atteste que ce ne fut pas sans succès : « Il a amorcé le redressement de la paroisse. Sa parole magnifique, sa belle intelligence, sa largeur de vue ont contribué à faire perdre aux pratiquants leur complexe d'infériorité... Kernével a aujourd'hui l'un des groupes de jeunes gens et jeunes filles les plus vivants de ce coin de Cornouaille : M. Le Goff est à l'origine de ces mouvements. Des vocations masculines et féminines s'annoncent : M. Le Goff y a travaillé. Ce qui lui a facilité le dialogue avec cette population, ce fut sa connaissance presque profonde du dialecte, particulièrement difficile pour un Léonard... Ne possédant pas d'école libre à Kernével, M. Le Goff eut la constante préoccupation de recruter pour les écoles libres des environs. Parmi les jeunes dont il eut à s'occuper, il compte aujourd'hui un novice bénédictin, deux ingénieurs, un étudiant en histoire et un étudiant en pharmacie... Les réalisations matérielles ne sont pas non plus indifférentes. Les Kernévellois montrent avec fierté le beau Christ-Roi en pierre de Kersanton, érigé par M. Le Goff à l'entrée du bourg et le champ de sports acquis par lui à la paroisse... »

Si attaché qu'il fût à Kernével. M. Le Goff accueillit avec joie sa nomination à Plounéour-Trez en 1952. Tout de suite il se trouva de plein-pied avec une population « bien conservée », fière de sa foi, fidèle à ses traditions comme à sa langue bretonne, heureuse de posséder un recteur dont la réputation de zèle et d'éloquence avait déjà franchi — depuis son passage à Lesneven surtout — les limites de la paroisse.

A Plounéour, M. Le Goff sera le bon Pasteur, accueillant dans son presbytère, spirituel et gai dans les visites et les rencontres, assidu au chevet des malades, compatissant à tous les malheureux, d'un désintéressement absolu comme toujours. En chaire sa parole saura émouvoir à l'occasion, mais visera à instruire et à corriger. Le chef se retrouvait alors, toujours disposé à reconnaître le bien, implacable dans la répression des abus. Alors qu'il n'était plus qu'un squelette, il tint, par un prodige d'énergie, malgré toutes les défenses, à souhaiter la bonne année à ses paroissiens ; et quinze jours après, la mort entre les dents, il trouvait encore le moyen de les exhorter, une dernière fois, à rester fidèles au Christ et à son Eglise.

Cette foi, il l'avait profonde et communicative, si sa piété, d'instinct, se réfugiait à l'intérieur. Ce disciple de M. Messenger avait la dévotion à l'Eucharistie et à la Sainte Vierge et ne s'embarrassait guère de pratiques secondaires à l'exception des Saints de Bretagne qu'il avait en vénération. Pour favoriser la participation active aux offices il avait installé le micro et la foule entraînée priait et chantait. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour attirer ses fidèles à la Table Sainte. Les quelques cent vingt prêtres qui assistaient soit à ses obsèques soit à son service de huitaine, garderont le souvenir ému des communions qui furent faites ces jours-là, pour celui qui tant peina pour en introduire l'usage. Quant à sa dévotion mariale il la concrétisa par ses statues de la Sainte Vierge qu'il voulait dans tous les quartiers de la paroisse comme une invitation permanente à vivre sous le regard virginal de la Mère de Dieu.

Pour garder un contact plus étroit avec toutes ses ouailles, dès son arrivée à Plounéour-Trez M. Le Goff avait lancé un Kannadig ronéotypé dont il se réservait les premières pages. « Ger an Aotrou Persoun » était chaque mois fort apprécié. Il mettait le meilleur de lui-même dans ces petits mots d'un tour vif et original et d'un breton savoureux.

Car « Saïg ar Gô » fut un bretonnant remarquable. Orateur des plus goûtés et initiateur influent du mouvement de renaissance bretonne, il fut encore un écrivain de talent. Il n'a guère publié sa prose dans les revues. Il laisse cependant une production abondante : « Etre dent ar rod » traduction de

« L'Engrenage » du chanoine Cornou ; « Pedomp » recueil de chants à l'usage de la J.A.C dû à l'initiative de M. le chanoine Favé ; des veillées de prière ; un jeu scénique, « Sant Herve », composé pour le *Bleun-Brug* de Saint Renan ; et un recueil de poésies inédites, qui, souhaitons-le, seront un jour publiées, pour la gloire des lettres bretonnes. Il projetait une pièce de théâtre sur Michel Le Nobletz quand sonna l'heure du grand repos. Et l'on sait la part qu'il prit dans la conception et la réalisation du film « Myster ar Folgoat ».

M. Le Goff maintenant dort en paix au milieu de ses paroissiens, au pied de la croix centrale du cimetière de Plounéour-Trez. Dans le granit de sa tombe celtique est gravée l'épithaphe qu'il s'était lui-même choisie : « Trugarezus eo bet ». A la veille de paraître au jugement de Dieu, le prêtre qui s'était usé au service des âmes, se donnait le témoignage d'avoir vu ouvrir son cœur à toutes les misères et se rassurait à la pensée qu'on est jugé sur l'amour.

F. G.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1956 p. 459-461, 474-477.